

RAPLEY, Elizabeth, *The Devotes. Women and Church in Seventeenth-Century France*. Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1990. 29,95 \$

Dominique Deslandres

Volume 45, Number 2, Fall 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304983ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304983ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Deslandres, D. (1991). Review of [RAPLEY, Elizabeth, *The Devotes. Women and Church in Seventeenth-Century France*. Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1990. 29,95 \$]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 45(2), 291–294. <https://doi.org/10.7202/304983ar>

RAPLEY, Elizabeth, *The Devotes. Women and Church in Seventeenth-Century France*. Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1990. 29,95\$

En s'attaquant au sujet ardu des «dévotes» au XVII<sup>e</sup> siècle, Elizabeth Rapley s'est lancée courageusement dans une aventure attendue depuis longtemps par les historiens des mentalités religieuses. Dans cet ouvrage au style allègre et volontiers polémique, l'auteur entreprend de jeter lumière sur ce mouvement que Pierre Chaunu a appelé la «féminisation» de l'Église. Pour cela, elle entend démontrer qu'un changement aussi radical qu'inattendu s'est opéré dans l'Église gallicane lorsque les femmes se sont introduites dans sa

vie «intérieure» et ses activités socio-spirituelles. Les religieuses en particulier, c'est l'argument principal de l'auteur, gagnèrent alors une longueur d'avance sur les autres femmes de leur époque et exercèrent sur la société une influence sensible, quoique discrète; ce pouvoir s'amplifia grâce aux communautés qu'elles établirent.

Pour suivre cette évolution, Elizabeth Rapley propose la périodisation suivante: à une ère d'ouverture de l'Église, au début du XVII<sup>e</sup> siècle, pendant laquelle les religieuses «s'emparèrent» de l'enseignement, succéda un durcissement des structures ecclésiales. Puis vers le milieu du siècle se produisit une seconde «ruée», qui surprit voire alarma les autorités. Mais cette fois, les œuvres grandirent en nombre et rien ne put arrêter la professionnalisation de ces religieuses; d'autant moins que, pour les soutenir et les former à la fois, des communautés partout surgissaient. Par contre, souligne l'auteur, pour demeurer dans la sphère publique, ces femmes dûrent renoncer au titre et aux apparences extérieures des religieuses; elles formèrent donc des congrégations non cloîtrées. Ce furent les «filles séculières», dont les membres, religieuses sans le nom, se firent enseignantes, infirmières et bientôt, à la fin du siècle, catéchistes.

Tout cela serait très bien si Elizabeth Rapley n'avait pas prétendu traiter des «dévotes» et avait plutôt annoncé qu'elle étudiait les congrégations féminines, et en particulier celles des sœurs enseignantes et des filles séculières, auxquelles elle consacre la majeure partie de son propos (chapitres III à VIII). Des «dévotes», de ces laïques agissant dans le monde, il n'est jamais ici véritablement question.

La charge sémantique du terme «dévot» est trop lourde (et cela dès le tout début du XVII<sup>e</sup> siècle) pour qu'on puisse l'utiliser comme le fait Elizabeth Rapley. Dans son acception politico-religieuse, en effet, le terme «dévot» désignait en France les partisans d'une politique catholique tournée à l'intérieur contre le protestantisme et, à l'extérieur, alliée de l'Espagne; d'une politique qui d'une part défendait les franchises traditionnelles et les privilèges des corps intermédiaires et, d'autre part, était hostile au développement des agents de l'absolutisme centralisateur. Ces héritiers des ligueurs entrèrent en conflit avec Richelieu, qui les écrasa politiquement lors de la «journée des dupes». Mais leur influence socio-religieuse demeura considérable par l'entremise de groupes de pression comme la Compagnie du Saint-Sacrement (à propos de laquelle on lira avec profit le récent ouvrage d'Alain Tallon, *La Compagnie du Saint-Sacrement*, Paris, Cerf, 1990). Jusqu'à la disparition de cette institution secrète, par un ordre royal de 1666, les «dévots» cherchèrent à influencer magistrats, échevins et maîtres de corporations pour «faire garder la police chrétienne et les édits contre les hérétiques, réprimer les vices autant qu'il se peut». Si cette «cabale des dévots», révélée par Raoul Allier en 1902, contribua à maintenir un certain climat d'intonérance, elle mit en valeur certaines formes d'assistance et de charité qui aboutirent, entre autres, à la création des hôpitaux généraux.

Bref, dans une étude qui prétend porter sur les «dévotes», on aurait pu s'attendre à ce qu'il soit question de l'apport féminin au mouvement dévot.

Par exemple, il aurait été extrêmement intéressant de voir en action les grandes dévotes du siècle faisant pression (financière, spirituelle ou conjugale...) pour arriver à leurs fins chrétiennes. On pense à une duchesse d'Aiguillon ou à une Marie de Maupeou...

C'est pourquoi le lecteur est surpris, dès la jaquette du livre, de voir choisie la fondatrice des Ursulines québécoises pour illustrer la «dévote» du grand siècle. Quoi, Marie Guyart une dévote? Soit, nul ne peut nier sa grande «dévotion» au Christ, bien attestée par ses contemporains. Soit, le réseau auquel, de loin, elle appartient, par l'intermédiaire de sa communauté, fut bien celui des «dévots». Mais Marie de l'Incarnation était tout sauf une «dévote», dans le sens entendu à son époque. Dans la plus grande tradition tridentine, elle avait choisi d'être religieuse, cloîtrée de surcroît, suivant une règle rigoureuse bien éloignée des prescriptions qui, «dans le monde», attendaient les dames Amelot, De Bragelongne, De Mesmes ou Madame Barillon... Autrement dit, si l'on voulait demeurer dans les parages québécois, il aurait peut-être mieux valu représenter la «dévote», cette laïque aux aspirations religieuses à réaliser dans le monde, sous les traits de Madame de la Peltrie...

Par ailleurs, l'auteur cherche absolument à présenter la participation des Françaises aux activités de l'Église comme un caractère propre au seul XVII<sup>e</sup> siècle. Ce n'est pas parce que cette participation féminine subit un gonflement visible à cette époque qu'elle n'a pas toujours existé. Considérer, en répétant les historiens d'avant-guerre, qu'il y eut une véritable «révolution» au début du XVII<sup>e</sup> siècle dans l'attitude de l'Église à l'égard des femmes, c'est faire fi d'une évolution, dont les prémises s'annonçaient au moins déjà dans la réforme cistercienne. Aussi s'interroge-t-on: comment les femmes auraient-elles pris si vite, si bien, «le pouvoir», comme le sous-entend Elizabeth Rapley, sans de solides soutiens ecclésiastiques?

Ensuite, l'auteur s'attache à montrer toute «l'originalité» de ce mouvement des femmes par rapport aux initiatives masculines de l'époque. Or cet engagement féminin eut pour caractéristique majeure d'être bel et bien intégré au vaste et multiforme projet tridentin de christianisation (par l'éducation, par les activités caritatives, par les missions intérieures et étrangères). Et si les initiatives féminines tendirent à se séculariser, à s'institutionnaliser au fil du siècle, elles suivirent en cela l'évolution de tout le mouvement de la Réforme catholique. Qu'il s'agisse des missions, des petites écoles ou de l'établissement des séminaires, aucune initiative émanant des ordres religieux ou des dévots n'échappa à l'institutionnalisation dont Elizabeth Rapley fait l'apanage des projets féminins.

Enfin, cet ouvrage se présente comme une synthèse fondée très largement sur des monographies et des études. Les sources, manuscrites et imprimées, représentant moins du quart de ses références, l'auteur n'hésite pas à les compléter par un certain nombre de citations «de seconde main», c'est-à-dire prises chez d'autres historiens de la question. Et l'on se sent frustré du maigre emploi que, dans son ouvrage, l'auteur fait de ces sources qu'elle connaît manifestement bien, tant est pertinente sa réflexion sur leur

usage (en particulier les pages 247 à 250), une analyse qui intéresse directement l'histoire des mentalités socio-religieuses.

DOMINIQUE DESLANDRES